



— LE DEVOIR DE LITTÉRATURE —

Neveurmagne! ou le vaste monde du « Survenant »

24 décembre 2022, Lise Gauvin

Si, par un soir d'hiver, un voyageur me demandait quel livre il devrait se procurer pour aborder la littérature et, du même souffle, la société québécoises actuelles, je lui conseillerais sans hésiter *Le Survenant*, de Germaine Guèvremont. Publié en 1945, la même année que *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, il inaugure une tradition plus qu'il n'en clôt une autre. Premières esquisses du roman, les récits d'*En pleine terre*, en 1942, appartiennent toujours à la veine régionaliste tandis que *Le Survenant* est d'une tout autre portée. Alors que les questions de l'altérité, de l'accueil et de l'immigration sont au cœur même des préoccupations contemporaines, il est important de lire ou de relire cette large fresque mettant en scène une communauté insulaire placée devant le « vaste monde », représenté par celui qu'on appelle le « grand-dieu-des-routes ».

Le roman de Germaine Guèvremont renouvelle de l'intérieur le cycle des romans de la terre tout en en produisant du même souffle la contrepartie, l'antimodèle : le personnage du Survenant, homme au passé énigmatique, suscite à la fois l'envie et l'admiration de ceux qu'il côtoie. L'action se passe en 1909 et 1910 dans les îles de Sorel, le long du fleuve Saint-Laurent, plus particulièrement dans l'une d'elles nommée le Chenal du Moine.

Y vit une société fermée, attachée aux valeurs traditionnelles et en proie à des rivalités de clans que la présence d'un bel étranger ne fera qu'aviver. Dans cette enclave repliée sur elle-même, condamnée à répéter les mêmes gestes d'une année à l'autre, d'une saison à l'autre, l'arrivée du Survenant provoque un effet de choc. Effet déjà prévisible dès l'incipit du roman :

Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger.

— Approche de la table. Approche sans gêne, Survenant, lui cria le père Didace.

L'accueil du chef de famille est spontané, généreux. Tel ne sera pas le cas des autres convives, la belle-fille Phonsine et le fils Amable, qui perçoivent d'emblée l'intrus comme un concurrent possible dans l'estime du père. Et le nouveau venu de s'asperger le visage avec l'eau de la pompe « tandis que les regards s'acharnaient à suivre le moindre de ses mouvements. On eût dit qu'il apportait une vertu nouvelle à un geste pourtant familier à tous ». Cette remarque de la narratrice résume en quelques mots l'enjeu du roman. Cet étranger, désigné sous le nom de Survenant, est aussitôt engagé pour les travaux de la ferme par Didace Beauchemin.

Une certaine image de la liberté

Apporter « une vertu nouvelle à un geste familier », telle sera la fonction du personnage qui, habile à l'ouvrage et toujours prêt à s'acquitter des tâches qu'on lui confie, n'en bouscule pas moins les habitudes des paysans. Héros emblématique, version moderne du coureur des bois légendaire, il représente une certaine image de la liberté.

Mais pas plus que Maria Chapdelaine n'aura pu épouser le beau François Paradis, Angéline Desmarais, amoureuse du Survenant, ne saura le retenir. Homme « engagé » sans engagement à long terme, non « domesticable » bien que travailleur des champs, il ne cesse de rêver au « vaste monde » qu'il a déjà fréquenté et dont il fait un vibrant éloge lors d'une soirée conviviale chez les Beauchemin :

Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le cœur allège, tout son avoir sur le dos.

Et fidèle à l'appel du large, le « grand-dieu-des-routes » de repartir un matin aussi mystérieusement qu'il était venu.

Le séjour du Survenant parmi les habitants du Chenal du Moine aura permis d'opposer, dans une vision contrastée, les tenants de la tradition et ceux qui se montrent sensibles à une ouverture vers d'autres horizons et d'autres modes de vie. À la différence de l'homme engagé dans *Trente Arpents* de Ringuet (1938), un Français dont la présence ne modifie en rien les coutumes des gens qui l'entourent, le personnage créé par Germaine Guèvremont fait basculer l'ancien dans le nouveau et signale la fin d'une époque. La dimension insulaire de la société du Chenal du Moine, riche de valeurs patrimoniales, devra désormais intégrer dans son imaginaire la dimension du « vaste monde » symbolisée par le Survenant.

Autre particularité du roman qui témoigne de la modernité du livre : la langue de la narration intègre certaines expressions, comme « la veillée tirait au reste », « il ravaudait aux alentours », expressions non marquées par des signes typographiques particuliers, tels guillemets ou italiques. La langue des dialogues et des passages introduisant un style indirect libre est la langue paysanne française, avec ses particularités lexicales et syntaxiques québécoises.

À noter également : le mot servant à caractériser le Survenant est une expression anglaise transformée et en quelque sorte naturalisée en français. *Never mind* est devenu, dans la bouche du Survenant, « neveurmagne ». L'altérité que représente l'anglais n'est plus vécue sous le mode de la menace ou de l'agression, mais sous le mode d'une appropriation souriante.

Germaine Guèvremont cherche à exprimer cette donnée fondamentale qu'on pourrait nommer l'hospitalité dans la langue. Ainsi, ce livre qui reproduit un univers rural en pleine mutation annonce jusqu'à un certain point les innovations langagières qui suivront. Dans ce contexte, une allusion à Gargantua — et donc à Rabelais — dans la bouche du Survenant n'est pas innocente. En acquiesçant à une forme

d'étrangeté dans la langue, Germaine Guèvremont contribue à déplacer de façon subtile aussi bien l'ordre social qu'un certain ordre du discours.

Dans une de ses conférences, l'écrivaine affirme la nécessité d'utiliser les mots de sa communauté en comparant sa situation dans la langue française à celle du romancier haïtien Jacques Roumain, auteur de *Gouverneurs de la rosée*. Là encore, la romancière innove en affirmant sa solidarité avec d'autres écrivains francophones.

Journaliste, mère, romancière, amoureuse

Née à Saint-Jérôme, dans les Laurentides, le 16 avril 1893, Germaine Grignon est la fille d'un avocat lettré et la cousine de Claude-Henri Grignon, célèbre auteur d'*Un homme et son péché*. Elle étudie à Sainte-Scholastique, où elle passe son enfance, puis à Montréal et à Toronto, jusqu'à l'âge de 16 ans. En 1916, elle épouse Hyacinthe Guèvremont, avec qui elle aura quatre enfants. Le couple, après quelques années à Ottawa, s'installe à Sorel avant de revenir à Montréal en 1935.

Le séjour à Sorel permet à Germaine Guèvremont de développer une carrière de journaliste, véritable point de départ de son œuvre de romancière. Invitée à écrire pour le journal *The Gazette*, de Montréal, et pour le *Courrier de Sorel*, elle rédigea en anglais et en français des chroniques à propos des événements de la vie sorelloise. De retour à Montréal, elle collabora ensuite à la revue *Paysana*, alors dirigée par Françoise Gaudet-Smet. Plusieurs de ces textes se retrouveront plus tard, plus ou moins modifiés, dans son premier recueil de nouvelles *En pleine terre* (1942), ainsi que dans son roman *Le Survenant*.

Le parcours de Germaine Guèvremont est l'exemple d'une œuvre en gestation, un *work in progress* ou « une écriture par rebondissement », comme elle la décrit elle-même, élaborée par touches successives jusqu'à la version publiée en 1945, version qui elle-même sera l'objet de transformations mineures au cours de ses différentes éditions. Paru d'abord aux éditions Beauchemin, le roman fut publié en France en 1946, chez Plon, dans une collection dirigée par le philosophe Gabriel Marcel, puis

traduit en anglais au Canada et aux États-Unis, en 1950. En 1947 paraît Marie-Didace, centré sur le personnage féminin de l'Acayenne Blanche Varieur, nouvelle survenante dans le monde des Beauchemin. À cela s'ajoutent les adaptations radiophoniques, télévisuelles et filmiques, qui obtinrent la faveur d'un large public.

Critiques et lecteurs ont beaucoup cherché à connaître le nom de celui qui aurait inspiré la romancière dans la création de son personnage. S'agissait-il de Bill Nyson, le journaliste norvégien dont elle était amoureuse à vingt ans et qui lui préféra Jeanne, sa sœur aînée ? Quelques années plus tard, en 1926-1928, c'est ce même beau-frère qui invita Germaine Guèvremont à collaborer à *The Gazette*. N'y a-t-il pas aussi dans le *Survenant*, toujours vêtu de son mackinaw, un rappel de John Smith, ce jeune homme d'origine autochtone dont la journaliste relata l'aventure pour *Le Courrier de Sorel* et qui avait entrepris le projet insensé de traverser la mer en canot ?

Enfin, on croit retrouver dans son grand-dieu-des-routes quelques traits du poète Alfred DesRochers, l'ami et le conseiller littéraire de Guèvremont, avec qui elle entretint une longue correspondance. La romancière elle-même renonça à donner à son *Venant* un nom de famille : après l'avoir nommé Malcolm-Petit de Lignères dans l'édition originale du livre, elle a retiré cette référence dans son édition définitive. Concluons avec Yvan G. Lepage, auteur d'une édition critique du roman, que le *Survenant*, aimanté par le besoin de « voir du pays », est « une synthèse de tous les hommes qui ont réellement compté dans la vie de Germaine Guèvremont ».

Depuis les premiers contes écrits jusqu'aux *Don Quichotte* modernes, en passant par tous les survenants et autres avatars de l'étranger ou du coureur des bois qui bousculent les traditions et apportent leur lot de rêve et de passion, les écrivains québécois inscrivent dans leurs récits ce besoin d'enracinement et d'errance qui caractérisait déjà les premiers explorateurs de la Nouvelle-France. Puisse l'accueil de Didace Beauchemin servir d'exemple pour accompagner l'aventure extrême et vouée aux mille dangers que tentent les migrants d'aujourd'hui, ceux qui, comme le

Survenant de Guèvremont, savent donner « une vertu nouvelle à un geste pourtant familier ».

◆ **Le Survenant**

Germaine Guèvremont, présentation d'Yvan G. Lepage, Biblio Fides, Montréal, [1945] 2018, 224 pages / Germaine Guèvremont, édition établie par Yvan G. Lepage, coll. « BNM », PUM, Montréal, 1989, 368 pages

◆ **Œuvres de fiction 1. Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme**

Germaine Guèvremont, édition établie par David Décarie et Lori Saint-Martin, BNM, Presses de l'Université de Montréal, 2017, 244 pages